

# Le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Dans la bibliothèque privée d'Hitler

*De Timothy W. Ryback*



Le Livre de Poche remercie les éditions Le Cherche Midi qui ont autorisé la publication de cet extrait.

TIMOTHY W. RYBACK

*Dans la bibliothèque  
privée d'Hitler*

Les livres qui ont modelé sa vie

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GILLES MORRIS-DUMOULIN

LE CHERCHE MIDI

1.

LECTURES SUR LE FRONT DE 1915

*Ce que le monde du XX<sup>e</sup> siècle trouve de plus fascinant dans la capitale du Reich allemand tient à des choses qui n'ont rien à voir avec la beauté de ses monuments historiques ou de son riche héritage culturel.*

Max Osborn, *Berlin*, volume 43 de la série *Sites culturels célèbres*, publiée à Leipzig en 1909

Par un triste lundi de la fin novembre 1915, Adolf Hitler, alors caporal dans les rangs du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie de réserve de Bavière, quitta son cantonnement, une ferme d'un étage sise sur la rive de la Fournes, à moins de quatre kilomètres derrière le front du nord de la France. Avec sa capote étroitement serrée autour de lui contre le froid de l'automne, ses godillots à clous sonnant sur le pavé gras, il se rendit en ville afin d'y acheter un livre.

Pour le jeune soldat de première ligne d'environ vingt-six ans, la semaine promettait d'être tranquille. Un peu comme la semaine passée dont le feu de l'ennemi ou la menace d'une attaque au gaz n'avaient que fort peu troublé la quiétude. Ce mardi-là, quand l'épais brouillard s'était brièvement dissipé, trois

biplans britanniques avaient longuement patrouillé au-dessus du secteur. Leur apparition était suivie par le vacarme des alertes aux gaz qui propulsaient les soldats à la recherche fébrile de leurs masques et de leurs lunettes protectrices. En novembre 1915, l'utilisation de gaz asphyxiants était encore relativement rare sur le front local.

Quelques semaines auparavant, plusieurs « soldats noirs », sujets indiens enrôlés de force sous le drapeau britannique, avaient déserté à destination des lignes allemandes, annonçant une attaque imminente. Terrorisés par cette nouvelle arme silencieuse, les hommes avaient construit des bûchers afin de pouvoir surveiller le champ de bataille à la lueur fumeuse, incertaine, de ces brûlots. Au crépuscule, ils virent un étrange nuage jaune dériver sur le *no man's land*, y appesantir sa menace et puis, tout aussi lentement, repartir, avec une brise changeante, vers les lignes britanniques. Plusieurs alertes aux gaz avaient suivi ce va-et-vient. Sans incidents notables. Ce mardi 16 novembre 1915, figure au journal de bord du régiment la mention « fausse alerte ».

Le lundi suivant, quand Hitler alla acheter son livre, l'aube s'était levée grise et froide, avec un brouillard au sol d'une telle densité que les tirs des adversaires en présence s'étaient raréfiés. Lorsque la brume se leva, en fin de matinée, l'artillerie britannique pilonna par endroits les quatre kilomètres de terrain occupés par le régiment, touchant les postes de commandement et maintenant tout le secteur sous une pluie d'obus à shrapnels. Depuis ses « quartiers de repos » à Fournes, Hitler ne devait percevoir de

ce pilonnage qu'un tonnerre assourdi, tout au long de l'horizon.

Assigné au QG régimentaire en tant que *Meldegänger* (agent de liaison), Hitler travaillait par roulement, trois jours au front et trois jours au repos à Fournes. En partant de Fournes, il empruntait un chemin vicinal jusqu'au village voisin de Fromelles, lieu du poste de commandement central installé dans les ruines. Ensuite, commençait une enfilade de tranchées, au sein d'un paysage cauchemardesque de cratères d'obus et de villages rasés. Pour faciliter les mouvements de troupe et permettre aux messagers de s'orienter, tous ces hameaux français avaient reçu des noms allemands qui correspondaient à l'état des lieux.

Il y avait, entre autres, Knallhütte (La Hutte explosée), Backofen (Le Four), et près d'un virage où les tranchées allemande et britannique se touchaient presque, Totes Schwein (Cochon mort). Un autre village s'appelait Petzstadt, en l'honneur de Friedrich Petz, commandant du régiment. Sur l'aile gauche, où le RIR 16 (le 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie de réserve) jouxtait le RIR 17, une ferme détruite portait le nom de Dachau, d'après la pittoresque communauté artistique sise au nord de Munich qui avait gagné deux étoiles dans les guides touristiques locaux et qui plus tard acquerrait une tout autre célébrité.

Bien que les missions des *Meldegänger* fussent le plus souvent sans risques, il pouvait arriver qu'elles devinssent extrêmement périlleuses. Quand les bombardements détruisaient les communications téléphoniques, les messagers devaient courir sous les

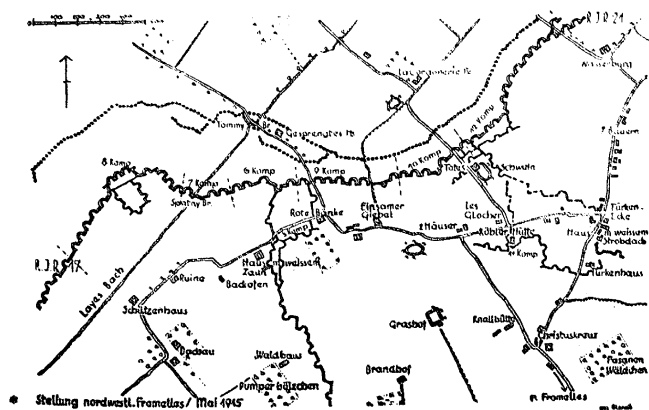


*Image provenant d'un Mémoire de guerre réalisé par le vétéran Adolf Meyer. La légende allemande signifie : « Engagé volontaire Adolf Hitler, ordonnance au régiment de List, mai 1915. »*

shrapnels tandis que la plupart des soldats demeuraient tapis dans leurs abris souterrains. Codés en fonction de leur importance, les messages allaient d'un seul X pour une communication de routine jusqu'à deux X pour une urgence, trois pour une priorité absolue. Mais il arrivait fréquemment qu'un agent de liaison fût exposé sans nécessité à des risques disproportionnés. « Je me suis trouvé souvent, a raconté Hitler, sous de violents tirs d'artillerie alors que je ne transportais rien de plus qu'une vul-

gaire carte postale. » Lors du premier jour de la bataille de Wytschaete, à l'automne 1914, l'unité de huit hommes des *Meldegänger* fut réduite à la moitié de ses effectifs, avec trois tués et un blessé grave. Un an plus tard, à l'automne 1915, Hitler était le seul membre survivant de ladite unité.

Au début du mois d'octobre 1915, durant une bataille visant à déloger les troupes britanniques d'une hauteur connue sous le nom d'Hohenzollernwerk, les messagers reçurent une nouvelle assignation : celle de transporter des brassées de grenades à main vers le front, afin de permettre aux soldats de première ligne d'en arroser littéralement les Britanniques, mètre par mètre, dans leurs tranchées. Ils n'en lancèrent pas moins de quinze cents pour nettoyer trois cents mètres de tranchée, puis deux mille



Carte du secteur du 16<sup>e</sup> régiment  
provenant du Mémoire d'Adolf Meyer.  
Remarquez « Dachau » dans le coin inférieur gauche.

autres pour en dégager cinq cents mètres de plus. « La bataille du Hohenzollernwerk a démontré, s'il en était besoin, que la grenade à main est l'arme la plus horrible et la plus efficace pour le combat de près », consigna Petz dans son rapport, au lendemain du massacre.

En octobre, la pluie imposa le cessez-le-feu aux offensives d'automne. Des deux côtés du no man's land, les soldats devaient se battre contre la boue beaucoup plus que contre leurs adversaires. Parmi les livres d'Hitler, j'ai trouvé l'histoire de son régiment, un volume de cinq cents pages intitulé *Quatre ans sur le front de l'Ouest : histoire du 16<sup>e</sup> régiment de List. Mémoires d'une unité allemande*, joliment relié de cuir marron, un compte rendu qui rapporte toute la misère, tout le désespoir de ces semaines terribles. Jusqu'au jour où, gonflée par les pluies incessantes, la rivière en crue inonda les tranchées, avec des conséquences apocalyptiques. « Deux de nos compagnies, surprises par le déluge, eurent à peine le temps d'empoigner fusils et matériel, et de se hisser sur les remparts où, bloquées par le déferlement des eaux, elles se trouvèrent exposées sans protection au feu de l'ennemi. » Ils durent leur salut au simple fait que les Britanniques, de leur côté, connaissaient à peu près les mêmes problèmes, contraints à lutter, eux aussi, pour tenter de sauver leurs propres vies. Les statistiques du régiment précisent que pour chaque soldat de première ligne posté en face des Anglais, dix ou douze, immergés dans la boue, n'avaient d'autres ennemis que les éléments déchaînés.

Désormais bien rangé aux Archives de guerre bavaroises de Munich, le rapport journalier de l'unité confirme la bataille inégale des hommes contre les éléments, mais aussi et surtout, peut-être, contre la pauvre technologie des stations de pompage établies sur le front. En date du 22 novembre 1915, le commandant relate un jour typique :

*Pompes électriques secteur A, 6 à 11 heures, coupure de courant.*

*11-11 h 30 du soir, conduites endommagées.*

*7 h 45 du matin-12 h 30, coupure de courant.*

*Secteur C, 8 à 12 heures du matin, coupure de courant.*

Durant ces semaines diluviennes, Hitler resta cantonné à Fournes, entre de rares missions. Le 21 octobre, Petz les envoya, lui et un autre messenger nommé Hans Lippert, à Valenciennes, pour y réquisitionner un nouveau matelas. D'après leur feuille de route, Hitler et Lippert avaient la permission de la nuit. Au retour, c'est surtout Hitler qui porta le matelas, car Lippert avait un grade supérieur.

Un mois et un jour plus tard, toujours sous une pluie battante, Hitler put acheter, à Fournes, l'histoire architecturale de Berlin du grand critique d'art Max Osborn. En dépit de ses trois cents pages, le *Berlin* d'Osborn est un mince volume facile à caser aussi bien dans la poche d'une capote que dans le sac de voyage d'un touriste amateur de culture. Sa couverture imperméable vert olive s'orne du mot « Berlin » en lettres rouges ainsi que du profil de la porte

de Brandebourg dont les six colonnes doriques se dressent dans le prolongement des six lettres de la capitale.

Ce jour-là, après son retour au confort relatif de la ferme qui lui était assignée, Hitler ouvrit le volume afin d'y griffonner son nom, suivi de la date, dans le coin supérieur droit, à l'intérieur de la couverture.

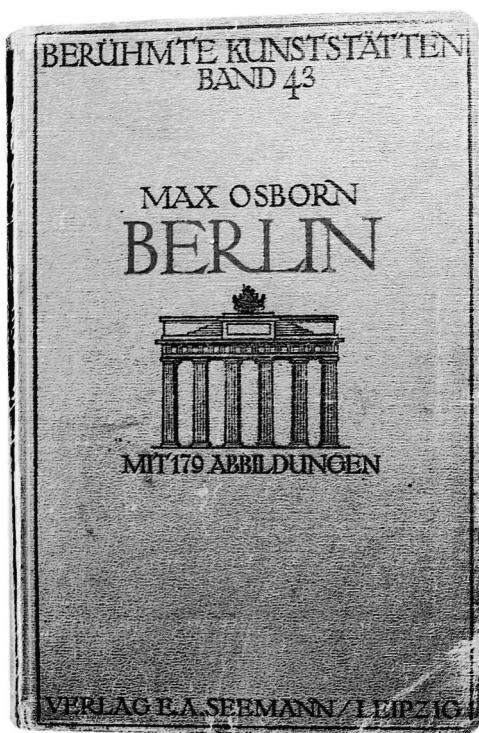
A. Hitler  
 —  
 Truman 22. / 11. 1915

Quatre-vingts ans plus tard, l'ouvrage d'Osborn confirme sa présence sur le front, à la date indiquée. Écornés et patinés, les coins des pages s'incurvent vers l'intérieur comme des zestes de citron desséchés. Le dos du volume pendouille aux fils de la reliure, exposés comme les os d'un squelette. Une tache de boue recouvre les dernières lettres du mot « novembre ». Quand j'ai ouvert l'ouvrage dans la salle de lecture et de consultation des livres rares de la bibliothèque du Congrès, dans le silence à peine troublé par la circulation extérieure du petit matin, une fine poussière sablonneuse s'est échappée de ses pages.

À l'heure approximative où Hitler achetait son exemplaire de *Berlin*, Max Osborn, l'auteur, passait

à quelques kilomètres de là, sur la route de Lille à Auber. Arrivé au front en janvier, quelques mois après Hitler, en reportage pour le *Vossische Zeitung*, le prestigieux journal berlinois dans les colonnes duquel il écrivait depuis près de deux décennies.

Né dans le même Berlin privilégié qui avait modelé les goûts et les intérêts intellectuels de Benjamin,



*Hitler a acheté ce guide architectural de Berlin en novembre 1915 alors qu'il servait sur le front de l'Ouest.*

Osborn avait acquis la réputation d'un des critiques d'art les plus éminents de son époque, aux yeux d'un lectorat conquis par ses commentaires irrespectueux sur l'esthétique et sur la culture. Dans une histoire culturelle de Satan, Osborn avait déclaré que les anges étaient « les créatures les plus ennuyeuses de Dieu » et consacré trois cents pages à dénoncer diverses folies sataniques dans l'art, la musique et la littérature. Il était très ami avec le peintre Max Liebermann et ne s'était pas gêné pour lancer le terme « expressionnisme rococo ».

En 1908, quand l'éditeur Seemann demanda à Osborn de composer un guide de Berlin, il accepta, sous réserve d'y rester critique d'art et non guide touristique. Ce fut pour lui l'occasion d'accueillir le lecteur dans son Berlin à lui avec sa célèbre boutade : « Pourquoi mon éditeur considère-t-il cette ville comme une des capitales culturelles d'Europe alors que la fascination qu'elle exerce sur le monde du XX<sup>e</sup> siècle provient de choses qui n'ont rien à voir avec la beauté de ses monuments historiques ou de son riche héritage culturel ? »

Osborn arriva sur le front de l'Ouest avec la même insolence débridée. En traversant les champs de bataille du nord de la France, puis les paysages ravagés de la Somme, de la Marne et de la région de Verdun, Osborn n'y trouva rien de bien neuf ni de réellement choquant. Toute cette boucherie n'était guère différente des anticipations de chair et de sang qu'il avait rencontrées en étudiant les toiles géantes de la Galerie nationale de Berlin. Il avait déjà vu tout cela. En pire.